

# Les petits

Du même auteur

*Une saleté*

Éditions de Minuit, 1998  
Prix Robert Walser du premier roman

*Colonies*

Éditions de Minuit, 2003  
Prix Céleste 2003 et prix Gironde 2004

*Traques*

Éditions de l'Olivier, 2008

FRÉDÉRIQUE CLÉMENÇON

# Les petits

ÉDITIONS DE L'OLIVIER

L'auteur a bénéficié pour cet ouvrage  
d'une aide du Centre national du livre.

ISBN 978.2.87929.727.9

© Éditions de l'Olivier, 2010.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*La modestie va bien aux grands hommes. C'est de n'être rien et d'être quand même modeste qui est difficile.*

Jules Renard



## Le bannissement de Jean

Il avait tout de même fallu plusieurs années à Jean pour comprendre qu'il était devenu indésirable, quoique les choses n'eussent jamais été formulées aussi crûment et qu'on l'avait de quelque manière tué, non sans sourires ni douceurs, en vertu de cette obligation de modération à laquelle, dans la famille d'Alice, chacun mettait un point d'honneur à se conformer, quels que fussent les tourments qui de toute évidence les agitaient et attestaient de leur échec sur la voie, si importante à leurs yeux, de la sobriété des sentiments; bientôt toute l'étendue de leur cruauté se révéla dans cet acharnement tranquille et sûr de soi à le faire disparaître, lui, le vilain petit canard qui avait en somme, un temps, grippé la machine: il ne s'agissait que du seul bien des fillettes, de leur avenir même, lui avaient-ils assuré d'un air faussement contrit auquel Jean n'avait pas cru, pensant plutôt que c'était d'abord à eux qu'ils songeaient, à leur salut, à une certaine idée du bien qu'ils avaient et poursuivaient sans relâche, vomissant toute

forme de médiocrité, ne souffrant pas de voir écorchées leurs chimères et se réfugiant derrière le visage diaphane des petites qu'ils entendaient protéger de ses excès à lui, Jean se demandant alors comment il avait pu se laisser prendre et se rendant à l'évidence que c'était précisément là que nichait leur force, dans cette aptitude désarmante qu'ils avaient à être toujours d'aimables monstres.

– Il est préférable que les petites et leur mère vous voient moins souvent, Jean. Nous espérons que vous comprenez. Vous êtes un homme intelligent qui aura à cœur, nous n'en doutons pas, de faire en sorte que tout se passe pour le mieux.

Ne plus les voir, non pas ses filles mais leurs grands-parents, lui importait peu et même le soulageait. Leurs conversations frileuses, leurs cris effarouchés lorsqu'il évoquait la perspective d'un après-midi en ville dont le bruit et la laideur, la crasse, disaient-ils, les rebutaient au plus haut point, leurs repas mesurés, leurs regards insistants quand il sortait au milieu du repas son paquet de cigarettes et vidait d'une traite son verre de vin, s'en servait un autre puis un troisième, poussait sa voix plus qu'ils ne s'étaient eux-mêmes jamais autorisés à le faire quand l'alcool commençait à produire ses premiers effets et sans doute en rajoutant pour les agacer, pour voir jusqu'où ils supporteraient l'affront qu'il leur faisait en méprisant les règles élémentaires de la bienséance, certes, mais aussi celles de ce qu'ils nommaient une vie saine, des règles silencieuses

(ils n'imposaient jamais rien à personne ni ne condamnaient ouvertement ceux qui, comme lui, ne les respectaient pas, se contentant d'une moue, d'un soupir, parfois d'une plainte murmurée, lâchée du bout des lèvres comme par mégarde: «Vous vous faites du mal, Jean») qui n'en régentaient pas moins chaque heure, chaque seconde de leur vie, une vie tiède, pensait Jean, Vous ne comprenez pas, Jean, vous ne nous comprenez pas, leur avarice, toute cette agitation contrainte, comptée, pesée, l'avaient toujours exaspéré.

– Croyez-nous, Jean, il est parfois nécessaire de s'effacer. Les petites vous en seront reconnaissantes, et vous pouvez compter sur nous pour ne rien leur dire à votre sujet qui puisse vous nuire.

Il avait un temps espéré qu'Alice le comprendrait et lui accorderait un régime d'exception – il avait en effet eu la faiblesse de croire qu'elle s'éloignerait d'eux (n'était-ce pas de cette façon qu'on devenait adulte?) et finirait par leur échapper, mais ce fut le contraire qui se produisit, par une sorte de retournement dont les ressorts lui restaient en partie obscurs, Jean découvrant, mais trop tard, la puissance du poison qu'on avait instillé dans l'esprit d'Alice, dans son corps aussi qui fuyait le sien, le repoussait, puis plus tard dans celui des petites, dont la crainte à son égard s'étendait, il le voyait à leurs yeux, à leur sourire hésitant quand ils se retrouvaient, et son cœur se serrait à deviner

leur inquiétude : que leur avait-on dit ? Il avait choisi son camp et, ce camp, ce n'était pas le leur, ce ne serait jamais le leur, voilà en tout cas ce que semblait lui dire Alice et avec elle, désormais, ses propres filles.

Il était assis face à la fenêtre et fumait, une cigarette suivant l'autre, un verre de whisky posé sur une cuisse, la bouteille entamée à portée de main, sur le rebord de la fenêtre, près du cendrier. Son visage aux joues trop rouges se reflétait dans les vitres et lui inspira, pendant le bref instant où ses yeux s'y posèrent, un dégoût léger, lequel ne constituait pas une découverte mais un constat résigné, Jean ayant toujours considéré, pour autant qu'il y songeât, qu'il était un homme laid.

Il faisait nuit. Il regrettait le halo orangé qui enveloppait auparavant les habitations, éclairant faiblement l'espace qui séparait sa maison du bâtiment d'en face avant que le conseil municipal ne votât l'extinction des réverbères en zone périphérique à minuit, il fixait la nuit noire, la nuit noire derrière la vitre, la main gauche allant et venant au-dessus du cendrier, la droite enserrant son verre vide, il sentait encore dans sa gorge la brûlure de la dernière gorgée, les yeux rivés sur le mur aveugle de l'ancienne distillerie transformée en appartements luxueux dont personne ne voulait, traversés de loin en loin par d'hypothétiques acheteurs qu'on ne revoyait pas. Un volet claquait mollement à l'autre bout du bâtiment. Il ouvrit la main, son verre en équilibre sur la cuisse, tendit le bras vers

la bouteille dont il dévissa le bouchon avec le pouce, et le salon se réduisit au bruit du goulot heurtant le verre, au glouglou du whisky montant contre les parois, doucement.

Voilà ma vie, se disait Jean : rien de moins qu'une affaire de conquêtes et de territoires, une minable affaire de territoires à conquérir – ou pas. Le sien, il n'avait pas su le défendre, il s'était étiolé, avait rétréci sous leurs assauts répétés, inlassables. Pendant que le leur avait gagné en puissance, en épaisseur, s'était fortifié, le sien faiblissait, en vertu de cette loi implacable, mécanique, qui voulait que ce qui est perdu pour l'un profite à l'autre, Alice tirant une joie mauvaise de ces joutes dont elle avait été un témoin gêné puis intéressé avant d'y prendre part elle-même, les mains posées sur la chevelure fine des fillettes qui le fixaient incrédules : il fut bientôt vaincu.

(Mais après tout que possédait-il vraiment ? de quel territoire pouvait-il se flatter d'être l'unique possesseur ?)

On avait condescendu à lui accorder – comme si on avait eu sur l'existence même de ses sentiments un quelconque droit – l'amour qu'il éprouvait pour ses filles, mais on l'avait jugé incapable d'en faire bon usage et on lui avait donc soustrait ses enfants, après lui avoir laissé les miettes légales du droit de visite on en demandait la suppression car on en était là avec cette lettre reçue la veille, qu'il avait lue, lentement, puis refermée, la glissant dans la

poche arrière de son jean : il avait accepté que la maison achetée quelques années plus tôt résonnât du cri disparu des petites, mais qu'on voulût maintenant le chasser des pensées de ses propres filles, qu'on voulût vider leur esprit de son visage, du souvenir de sa voix comme du goût des baisers qu'il posait sur leurs joues, dans leur cou, il ne pouvait s'y résigner et, puisqu'il lui fallait être inconsolable, puisqu'on avait décidé de l'éternité de son chagrin et l'avait condamné – voilà ce qui était écrit dans cette fichue lettre dont les mots froids résonnaient encore dans son esprit comme une sentence terrible : sa peine capitale – à n'avoir plus que quelques jours à passer auprès de ses filles, puisqu'on avait décidé de le mettre à mort, autant que cela en valût la peine.

Jean avait rencontré Alice une dizaine d'années plus tôt, chez des amis communs qui fêtaient leur départ pour une grande ville du Sud. Ceux-ci leur avaient envoyé les premiers temps quelques nouvelles, une ou deux fois par an, Jean se souvenant qu'Alice et lui avaient reçu un jour une carte postale de Crète où ils se trouvaient en voyage de noces (il avait cette image en tête : lui ouvrant l'enveloppe et découvrant la carte postale – un village blanc, la mer et le ciel bleus, quelques mots convenus griffonnés à l'encre noire et leur signature à tous les deux – puis la tendant à Alice qui tenait dans ses bras leur fille endormie, elle n'avait que quelques jours, ils étaient revenus la veille

de la maternité où ils s'étaient précipités un dimanche en fin d'après-midi, l'accouchement, avaient-ils pensé, ne tarderait pas, en réalité il avait attendu aux côtés d'Alice des heures durant, étendu sur le lino glacé de la salle de naissance où on l'avait autorisé à passer la nuit, la petite était née à l'aurore et ils avaient décidé de l'appeler ainsi – Aurore), après plus rien.

Pour autant que Jean se souvînt de ceux qui étaient présents ce soir-là, ils avaient tous une vingtaine d'années. Lui venait d'emménager dans un studio en centre-ville et travaillait depuis peu dans une entreprise de transport routier où il s'occupait de logistique. Alice logeait sur le campus universitaire et étudiait l'histoire, voulait être professeur, ce qu'elle était devenue, suivant la voie tracée par son père, agrégé de l'université qu'il n'avait jamais quittée et où il enseignait depuis en qualité de professeur.

Les parents de Jean avaient payé sans discuter ses deux premières années d'études, ensuite lui avaient enjoint de chercher un petit boulot, recommandation qui s'était avérée inutile puisque Jean avait décroché son premier emploi à l'issue de son BTS de sorte qu'ils s'étaient plu à voir dans la réussite de leur unique enfant la juste récompense de ses mérites et de leurs sacrifices, disant qu'ils avaient de la chance d'avoir un fils aussi raisonnable, toutes choses qu'Alice n'avait jamais comprises, pas plus que ses parents qui n'avaient eu de cesse de pointer ses faiblesses, ce qu'ils appelaient, Alice et eux, son incuriosité.

– Et vous faites quoi dans la vie, Jean ? Alice a bien essayé de nous expliquer, mais mon épouse et moi avons eu du mal à comprendre.

– Je suis responsable de la logistique dans une entreprise de transport, monsieur. Gestion des flux, stockage, commandes, ce genre de problèmes, vous voyez.

– Ah oui. Oui, oui, bien sûr, de la logistique. C'est que nous ne sommes pas très familiers de ces mots-là. Ne nous en veuillez pas.

De toutes les filles présentes à cette soirée où le hasard avait voulu qu'ils fussent assis l'un à côté de l'autre, à l'extrémité d'une banquette où se tenaient également deux camarades de promotion occupés à fumer leur pétard et à boire de la vodka, Alice était la plus jolie, bien que, de ses observations d'alors, Jean ne fût plus si sûr et ceci d'autant moins qu'il considérait maintenant leur passé commun avec l'œil froid de l'ennemi qu'il était devenu, ayant quelquefois la faiblesse de penser que le cours de sa vie eût été différent si une autre qu'Alice s'était trouvée ce soir-là sur ce coin de banquette, Alice qui tout bien réfléchi n'était sans doute pas, non, la plus jolie ni la plus intéressante ni la plus sympathique, puis il se ravisait : les jeux de toute façon étaient faits.

Ils étaient une quarantaine à se bousculer dans le petit appartement, esquivant comme ils pouvaient les cartons du déménagement à venir. Les enceintes crachaient un rock

méconnaissable, Jean entendait à peine la voix d’Alice que les basses étouffaient. Il se souvenait de son bras dénudé contre le sien et de la gêne qu’elle avait d’abord semblé en éprouver, essayant de reculer son bras, se contorsionnant à ses côtés pour s’écarter de lui et pour finir y renonçant : elle avait approché son visage du sien et lui avait souri.

– Je m’appelle Alice, et toi ?

Il ne savait plus ce qu’ils s’étaient raconté mais ils avaient dû rester sur ce coin de banquette pendant un long moment, Jean se rappelant s’être levé plusieurs fois pour aller remplir leurs verres, se faufilant entre les invités qui écoutaient *Marcia Baila* en boucle, c’était la seule chanson dont il se souvînt, un groupe de filles scandant main levée le refrain, Alice et lui de plus en plus ivres et ne songeant pas à quitter leur bout de banquette, fût-ce pour aller danser un peu, il n’y avait plus grand monde lorsqu’ils avaient quitté l’appartement et personne ne songeait plus à mettre de musique depuis un bon moment.

Oui, ils étaient une dizaine tout au plus à bavarder éparpillés aux quatre coins de l’appartement calme et en pagaille, Jean se rappelant les joues d’Alice rosies par l’alcool et ses lèvres qu’elle mouillait d’un coup de langue, sa voix rocailleuse aux accents autoritaires, ce qui l’avait surpris car Alice était menue, une brindille, ses mains et ses poignets étaient d’une telle finesse qu’ils semblaient devoir se briser au moindre choc, Jean se rappelant encore l’effet étrange que cette voix avait produit sur lui lorsque Alice avait ouvert

la bouche, comme si elle n'avait pas été à sa place, qu'elle était venue se greffer sur un corps qui n'était pas le sien, Jean ayant pensé plus tard, à cette manière qu'elle avait parfois de plonger dans les graves, tendue, âpre, qu'elle était, déjà, porteuse de menaces qu'il n'avait pas su entendre.

Il lui avait proposé de la raccompagner chez elle, la cité universitaire n'était pas très loin et puis il faisait doux, il marchait derrière elle, sentait l'odeur de sa sueur, la désirait. L'été se terminait. Les bars de l'avenue avaient fermé depuis longtemps, les rues étaient désertes. Devant les grilles baissées, quantité de mégots, de papiers que les éboueurs de la ville ramasseraient à l'aube. Elle n'avait pas repoussé le bras qu'il avait posé sur ses épaules tandis qu'ils avançaient, heureux de se retrouver à l'air libre, du moins l'était-il, lui. Ils avaient marché une demi-heure, peut-être plus, étaient arrivés au pied d'un bâtiment immense qui formait une courbe de plusieurs centaines de mètres et s'étaient arrêtés porte E.

– C'est là.

Alice avait sorti ses clés et s'était tournée vers lui, dos au mur, pour lui dire au revoir, du moins était-ce ce qu'il avait compris, sans doute, s'était-il dit, sans doute pensait-elle qu'il allait partir, qu'il le devait en vertu de conventions auxquelles elle était attachée, elle avait l'air si sage quoiqu'elle fût aussi ivre que lui, il avait pensé ça, elle a l'air si sage, si raisonnable, mais elle n'avait rien fait, n'avait

pas bougé, s'était plantée devant lui, un sourire accroché aux lèvres, il s'était approché, elle l'avait laissé l'embrasser puis glisser sa main entre ses cuisses. Il avait fait descendre sa culotte le long de ses jambes, elle n'avait opposé aucune résistance, il avait poussé Alice contre la porte, doucement, à l'abri des regards et de la lumière aveuglante des réverbères qui couraient sur toute la longueur de l'immeuble, une lumière blanche, un peu mauve, qui salissait la peau, il n'y avait personne. Le corps d'Alice contre le mur râpeux du bâtiment lui avait semblé soudain plus lourd, on n'entendait rien, pas même le bruit d'une voiture passant au loin, juste celui de leur respiration et de leurs vêtements se frottant, la plupart des étudiants étaient partis, ses doigts étaient entrés en elle, la chaleur humide de son sexe l'avait surpris, Alice, il s'en souvenait, avait commencé à bouger son corps lourd, à se tendre, épousant les mouvements de sa main qu'elle avait prise dans la sienne, il se souvenait aussi du crissement des clés sur la porte en verre, Alice pendant tout ce temps avait fermé les yeux. Puis elle s'était écartée et avait détourné son visage, ouvert sans un mot la porte, l'avait guidé dans les couloirs sombres où résonnait le bruit de leurs pas, le chemin jusqu'à sa chambre lui avait paru interminable et de celle-ci il n'avait d'abord presque rien vu, elle baignait dans une lumière grise qui en avalait les contours, sur le côté la masse noire du lit et au-dessus une étagère d'où émergeait le cadran lumineux du radio-réveil, il la découvrirait quand le soleil viendrait

au matin lécher leurs visages, la chambre d'Alice, impeccable, comme elle, Alice était impeccable.

Ce matin-là, les filles et lui partirent peu après le lever du soleil : ils devaient se dépêcher pour être là-bas avant la marée montante. La route était longue, la départementale tortueuse et cabossée, les villes, les villages, flanqués d'un feu unique interminable : il fallait trois heures pour atteindre le cap.

Ensuite, la voiture garée au bord de la falaise, il faudrait prendre le sentier qui dégringolait vers le rivage, invisible tant le tapis de fougères à cette saison était dense, mangeant les promeneurs, les cachant aux yeux des curieux qui ne pouvaient pas deviner qu'il y avait là-dessous un sentier menant à la mer, puis, quand la plage apparaîtrait, blanche, bordée de galets rosâtres, au bout de ce tunnel de fougères qui sentait la terre mouillée et à l'abri duquel ils auraient marché pendant près de vingt minutes dans le froissement continu des feuilles couvrant jusqu'aux cris stridents des mouettes, des cormorans, la petite dans ses bras et Aurore filant devant, jouant les équilibristes sur les cailloux roulant sous ses chaussures, il faudrait marcher sur le sable mouillé, plissé, dont l'eau ruissellerait en rigoles minuscules vers le cordon d'écume qu'ils apercevraient au loin, se diriger vers la barrière de roches noires qu'on ne voyait qu'à marée basse, prendre le chemin de coquillages et de pierres grises que la mer découvrait et au bout duquel

se dressait, si petite depuis la plage qu'il était impossible de deviner qu'il y avait là un quelconque édifice, la chapelle Saint-Michel, couleur de suie.

Un peu plus loin, de l'autre côté de la chapelle, au fond d'une cuvette sableuse, profonde, de la taille d'un terrain de tennis, un tapis de rochers de la même couleur avec, au milieu, un bassin empli d'une eau vert émeraude, délimité par des blocs immenses et soudés, aux arêtes lisses et droites, qui composaient un parallélépipède parfait au point qu'on avait peine à croire que son origine fût naturelle : les roches qu'on trouvait sur cette partie de la côte se distinguaient plutôt par un feuilleté épais, oblique, de sorte qu'on se plaisait à imaginer que, bien avant la construction de la chapelle, ces blocs avaient été taillés puis transportés à marée basse dans le but d'accomplir à cet endroit précis, au pied de ce monticule noir, quelque rite mystérieux dont la signification était aujourd'hui perdue, ne laissant pour finir qu'une étrange piscine aux parois noires et au fond tapissé de sable blanc et de pierres, sous lesquelles se cachaient souvent des crabes, des langoustines. L'endroit était réputé dangereux car la mer, en remontant, s'engouffrait avec force dans la cuvette, entraînant les nageurs vers le fond.

La veille, ils étaient allés tous les trois faire quelques courses pour le pique-nique, avaient en rentrant préparé les sandwiches, entassé dans la glacière yaourts, gâteaux, bonbons.

– Un pique-nique? Ça ne te ressemble pas, avait lâché Alice avant de tourner les talons et de monter dans sa voiture.

Puis, n’oubliant pas que les fillettes venaient là pour la dernière fois :

– Essaie de faire bonne figure. Les filles sont averties, mais je compte sur toi pour ne pas envenimer les choses. Ce n’est pas facile pour elles, tu sais.

Jean réveilla les petites à l’aube.

Il avait peu dormi, s’était levé à plusieurs reprises pendant la nuit pour aller boire, passant devant la chambre des filles dont il avait à chaque fois poussé la porte, aimanté, ne pouvant s’empêcher d’entrer dans la pièce que l’ampoule rouge de la veilleuse, posée sur la table de chevet de la plus jeune, éclairait à peine. Il s’était assuré qu’elles dormaient bien, ne s’étaient pas découvertes en se retournant dans leur lit, pour cela avait posé ses mains sur leurs corps immobiles, pesants, indifférents à sa présence.

Il avait profité de leur sommeil profond pour s’attarder auprès d’elles. Ainsi était-il sûr de ne pas les indisposer, il s’était bien rendu compte qu’il les effrayait ou plutôt les dégoûtait.

– Vous vous faites du mal, Jean.

Il avait pu sentir l’odeur de leurs corps endormis et en emplir ses poumons (se souvenant que, lorsque Aurore était née, il avait souvent profité de son sommeil pour la sortir de son berceau et la serrer contre lui, enfouissant son nez dans son cou et emplissant pareillement ses



